

L'acquittement de Cassiot, est le prélude du dégonflement du « complot communiste ».

Le « complot antifasciste » a avorté !

La police décidément joue de malheur !

Rédaction :
Administration : N. FAUCIER
22, rue des Prairies, Paris (20^e).
(Cachet postal : N. Faucier 1165-55)

le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

APRÈS LA HAYE

La liquidation de la guerre ouvre la voie à une nouvelle politique capitaliste

La deuxième Conférence de La Haye est terminée. L'acte final, enregistrant les accords conclus, a été signé en grande pompe et sous un défilé d'éloquence attendue. Enfin, nos gouvernements sont donc parvenus à en finir avec la réglementation des suites de la guerre. Il leur aura fallu onze ans.

En finir ? Soyons par exacts. Le texte officiel qui porte « règlement définitif » demande à être remplacé par celui de compromis. L'accord de La Haye, c'est bien cela : le compromis imposé par les nécessités économiques et le seul acceptable par toutes les puissances en cause.

Bon gré, mal gré, il fallait bien que les bourgeois internationaux se déclinent à clarifier la situation embrouillée d'après-guerre au moyen d'une quelconque transaction. Nous ne sommes pas dupes du soi-disant esprit de conciliation et de concorde qui aurait marqué les débats de cette deuxième conférence. La loyauté des capitalismes entre eux ne nous leurre pas non plus. Mais nous savons que les exigences vitales du capitalisme international sont impérieuses, et que force est bien, aux uns comme aux autres, de s'adapter aux circonstances.

Les débats de La Haye visaient deux objectifs : le règlement des réparations allemandes et celui des réparations orientales.

Du dernier, il y a peu de choses à dire. Les Etats de la Petite Entente semblaient décidés à rester sur leurs positions respectives, et leurs intérêts divergents s'affronteront avec autant d'aplomb qu'à la première Conférence de La Haye. Il y eut encore des séances mouvementées où les délégués danubiens, défendant pied à pied les intérêts de leurs bourgeoisies nationales, refusaient de soussigner aux exigences des vainqueurs. Jusqu'en dernière heure, on crut même tout accord impossible.

Mais, après Loucheur, Snowden intervint, sommant catégoriquement les délégués d'en finir. Et l'on vit bâcler dans l'espace d'une nuit, une solution que des journées de discussion n'avaient pu trouver. La Petite Entente avait dû capituler devant le front unique opposé par les puissantes « invitées », Angleterre, France, Belgique, Italie. Aussi l'esprit de concession dont l'accord relatif aux réparations orientales procède, imposé par la contrainte des grands Etats coalisés, n'en aura-t-il qu'un valeur d'application d'autant plus aléatoire.

La question essentielle du document de La Haye réside dans l'accord final intervenu entre l'Allemagne et ses créanciers.

Les représentants du Reich se sont montrés conciliants. Ils ont accepté la date du 15 au lieu du 30 pour effectuer les versements mensuels au titre des réparations. Enfin, malgré l'opposition du docteur Schacht, ils ont admis que la Reichsbank souscrirait directement la part qui lui est réservée dans le capital de la Banque des Réglements internationaux. Mais la question primordiale fut celle relative à la mobilisation d'une première tranche des annuités inconditionnelles. Il n'est pas inutile de souligner que c'est cette question, en fait, indépendante du règlement des réparations proprement dit, qui a été mise au premier plan des négociations. Car, avec le règlement de ce problème, nous entrons de plein pied sur le véritable terrain des débats. Terrain essentiellement économique et financier. Débats plus préoccupés de faire face à une situation présente qu'à régler une dette du passé.

Le plan Young ne présente, en effet, d'intérêt pour le Gouvernement français que dans la mesure où sera possible cette dite mobilisation. Or, la politique financière poursuivie actuellement par le Reich, politique d'emprunts à jet continu, serait de nature à gêner singulièrement cette opération en forçant la concurrence sur le marché mondial. Déjà, en novembre et décembre derniers, le Gouvernement français protesta à plusieurs reprises contre les emprunts effectués ou même simplement envisagés par le Reich avec les Etablissements Krueger, Morgan ou Dillon-Read.

La mission de Tardieu à La Haye était donc, bien que cela fût, en somme, en dehors du sujet — insistons sur ce point — d'obtenir que jusqu'à l'émission d'une première tranche d'obligations Young, l'Allemagne ne procéderait à aucune opération analogue. Mais vu la précarité financière du Reich, le priver de tout crédit extérieur était, d'autre part, signer sa ruine, et à cela, le Gouvernement français n'a pas intérêt. Il fut donc décidé qu'en compensation, le Reich s'associerait à ses créanciers dans leurs appels au crédit extérieur — participant ainsi directement à la mobilisation des annuités inconditionnelles — et qu'il opérerait, par la suite, ses propres emprunts extérieurs

LE PROCÈS DU "LIBERTAIRE" SERA CELUI DE CLEMENCEAU

Nous établirons le bilan macabre du vieux bourreau

Les poursuites intentées contre nous, nous donneront, une fois de plus, l'occasion d'instruire le procès du sanglant criminel, qui s'est éteint, il y a un mois.

Les juges ont pensé nous atteindre, en nous poursuivant pour une telle raison.

Ils nous permettront d'établir en audience publique, la liste des méfaits et des crimes, de la monstrueuse canaille de la rue Franklin.

Et après tout, dans la comédie officielle, des simagrées et des gémoufles, cette petite diversion était peut-être nécessaire.

Dans le concert chaleureux des thuriféraires de la presse et du gouvernement, il n'est pas mauvais, qu'un son discordant se fasse entendre.

On nous a poursuivi. Tant pis, pour la mémoire du grand français.

Nous saurons mettre en lumière les ignobles états de service, du Clemenceau de Draville et de Narbonne, du Clemenceau de 1917, qui, sadiquement, se plaît à faire durer le carnage ; du Clemenceau des Conseils de Guerre et des fossés de Vincennes.

Si les pieds plats du Parquet ont cru nous intimider, par leurs poursuites, ils se trompent.

Ainsi, on incube Ribeyron, d'apologie « de crime, de meurtre », bien que le sinistre macaque ne soit plus de ce monde.

Son ricane, qui tendait d'un rictus si affreux, sa tête de mort, s'est tu ; mais sa légende demeure.

Il est des morts qu'il faut qu'on tue, dit le poète.

Celui-là, le tuera-t-on jamais assez ?

LE COMPLÔT SE DÉGONFLE

CASSIOT EST ACQUITTE

Si l'on pouvait avoir encore quelques douces sur le fameux complot que le gouvernement a monté de toutes pièces grâce à l'imprudence du parti bolcheviste, l'espèce que l'accusation de Cassiot par le tribunal correctionnel ouvrirait sur les têtes auxquelles il a été dirigé. Premier point à analyser, comment le complot a-t-il pu être le point de départ des poursuites ? Nous sommes à la veille du 1^{er} août, qui doit constituer d'après les ordres de la III^e Internationale une grande journée de manifestation contre les gouvernements bourgeois en général et contre la guerre en particulier. Cassiot reçoit une lettre l'invitant à aller à un rendez-vous où il lui sera remis des documents intéressants pour le parti bolcheviste, en bon militant l'espèce qu'il en réfère à son organisation et celle-ci naivement lui permet d'aller à ce fameux rendez-vous ; bien plus, quand il a les pièces il va tout droit de ce rendez-vous à l'Humanité. Il ne reste naturellement plus à la police qu'à l'arrêter dans les locaux du journal et elle trouve sur qui les éléments qu'elle avait chargé un de ses policiers de lui remettre. Je ne m'explique pas, mais il est au moins surprenant qu'un parti qui se flatte d'être aussi grossière bête. Passons maintenant à la tactique gouvernementale, il s'agit de pouvoir perquisitionner dans les locaux des organisations prolétariennes, pour cela il faut un motif qui puisse aux yeux de l'opinion publique se justifier ; l'on donnera donc à un policier des documents insignifiants et que la presse militaire a déjà publié, l'on fera aboyer toute la presse bourgeois autour de cette arrestation ; ces mêmes documents que le tribunal a cette semaine reconnu insignifiants étaient en juillet dernier qualifiés de plan stratégique de première importance ; après huit jours de battage l'on pourra arrêter préventivement de nombreux militants, mettre dans les rues de fortes masses de police et voilà la journée du 1^{er} août brisée, avant même son déclenchement. Aujourd'hui, dans un but qui se devine aisément le gouvernement veut laisser tomber le complot ; l'affaire Cassiot est le premier annéau de la chaîne de dégâfages qui va se dérouler. J'espère bien que pas un esprit sérieux n'a pris ce acquittement au sérieux, si le procès fut acquis à ce point d'aspects, alors il devra être continué, pour le compte de Frère Florimond sa besogne de sous-larin. Ce n'est pas demandé qu'il sera promu au poste d'ambassadeur de la République soviétique de France et de Navarre. Heureusement !... quand je dis heureusement, je me comprends.

En attendant, le gouvernement russe fait poursuivre par le gouvernement bourgeois de ce pays, un de ses employés du nom bien connu de Litovoff qu'il accuse d'avoir cherché à lui barboter quelque vingt-cinq millions. Une paille !

Il fait défendre ses intérêts par M. Maurice Garçon qui n'est pas à ce que je sache bolcheviste et aussi par l'avocat d'affaires André Garin.

On peut remarquer, en passant, que les agents soviétiques jonglent avec les millions avec une facilité et un entrain déconcertants. Hier, c'était l'ex-ambassadeur Bessonovsky dont le gouvernement russe demande l'extradition pour une affaire de chèques se montant à des millions de dollars.

D'où vient donc tout cet argent. Et à quoi servir ?

Voilà des questions auxquelles répondront avec aisance de pauvres bourgeois qui croient dur comme fer aux sonnettes de leurs chefs. Mais on ne permettra bien d'avoir là-dessus une opinion quelque peu différente.

Ces francs et ces dollars, plus que l'élan des convictions pourraient expliquer tant de conversations ! — Pierre Mualdes.

GRANDE CAUSERIE ÉDUCATIVE

SUR PROUDHON

PAR LASHORTES

Invitation cordiale à tous les sympathisants et lecteurs du « Libertaire ».

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"			
FRANCE	STRANGER		
Un an... 22 fr.	Un an... 30 fr.		
Six mois... 11 p.	Six mois... 15 fr.		
Trois mois... 5 p.	Trois mois... 7.50		
Chaque postal : N. Faucier 1165-55			

Les anarchistes veulent instaurer un和睦 social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

A BUENOS-AYRES

Une interview d'un anarchiste retour de Russie sur le cas Ghezzi

Il est arrivé, il y a peu de temps, à Buenos-Ayres, retour de Russie, un certain Vidal Mata, qui fut anarchiste, un certain temps, et qui, maintenant, accomplit en Amérique latine la même besogne que l'ex-camarade Colomer à faire en France. Il écrit dans les journaux, se fait interviewer, tient des conférences, etc. Il dit naturellement « merveilles » de la Russie soviétique.

Il y a quelque temps, il a donné même, dans une interview au journal hebdomadaire, « La Internacional », de Buenos-Ayres (organe du parti communiste argentin), des notes sur notre compagnon Ghezzi, mais si inexacts et si contradictoires, que l'on se demande si on doit leur prêter quelque importance.

Dans cette interview, on remarque deux phénomènes : d'un côté, la répétition usuelle de certaines expressions de l'argot communiste qui semblent plus du journal que de l'interviewé ; de l'autre, on voit transparaître une certaine réserve sympathique à Ghezzi, qui réclame l'attention, surtout, des compagnons italiens qui s'occupent de la question.

Notez ceci. Le groupe anarchiste « Umanita Nova », de Buenos-Ayres, décida d'envoyer deux compagnons auprès de Vital Mata pour lui demander un peu plus de détails sur le cas Ghezzi. Le 14 octobre dernier, deux de nos amis, Barbetti et Salvatore Cortese, se rendirent à la « Maison du Proletariat », où se trouve le siège de toutes les institutions bolcheviques de Buenos-Ayres. Ils y virent Mata et eurent avec lui le colloque, que nous rapporterons ci-dessous intégralement :

— Permettez, vous êtes Vidal Mata ?

— Oui.

— Nous sommes deux anarchistes italiens, du groupe « Umanita Nova », et nous sommes venus pour vous poser quelques questions au sujet de Ghezzi. Nous avons l'intention de votre interview dans « La Internacional », mais nous voulons avoir de plus amples informations, parce que l'organigramme des communists italiens de samedi dernier accusait Ghezzi d'être un monchard, ce qui ne concorde guère avec ce que vous avez dit dans votre interview.

— Fien de tout cela ! Ghezzi, non seulement n'est pas un monchard, mais il jouit plutôt parmi les ouvriers d'une réputation d'honnête travailleur et on a beaucoup de sympathie pour lui.

Cette réponse-ci nous étonna dans la mince nouvelle question :

— Ecoutez, nous autres, nous voudrions savoir si nous devons croire ce que vous dites de déclarer ou bien ce qu'a publié « La Internacional ». Il se pourrait que le rédacteur de ce journal ait laissé échapper pour quelque chose ou qu'il ait inséré, par erreur, ces choses que vous n'avez pas dit.

— A la suite de cette affirmation, suivit un moment de silence embarrassé et tacitement consenti par Vital Mata, lequel se renseigna sur ce que vous avez dit dans votre interview.

— Des informations qu'il me fut possible de recueillir à Moscou, il résulte que Francesco Ghezzi fut arrêté à la suite de la correspondance qu'il adressait à Berlin.

Avant son arrestation dans la capitale, il travaillait avec les paysans dans un pays voisin d'Odessa. Il fut appellé à Moscou par les autorités bolcheviques pour se justifier devant elles de la correspondance qu'il adressait à l'étranger et dans laquelle il aurait attaqué et critiqué le Gouvernement russe.

Je dirai que Ghezzi proteste que le contenu de sa correspondance ne pouvait et n'était pas tel que les autorités bolcheviques puissent prendre des mesures à son égard.

Mais le G. P. U. savait que il écrivait pour toute la correspondance à l'étranger passe par sa censure.

Je suis sûr récemment à Buenos-Ayres et je vous conseille que certaines personnes, toutes envoyées directement de Moscou, n'avaient plus, à leur arrivée, les enveloppes écrites de ma main et dans lesquelles je les avais mises.

Pour cette fois, Ghezzi ne fut pas touché, mais il fut contraint à résider à Moscou. Il retourna travailler de sa profession de mécanicien dans un établissement métallurgique où il se fit bientôt remarquer et estimé des ouvriers par ses capacités. C'est un bon et courageux mécanicien. Un peu avant son arrestation, il avait reçu un prix du « Conseil de fabrique » pour une invention qu'il avait faite, un perfectionnement à une machine.

Je fis le possible pour m'informer sur son cas et peut-être j'aurais réussi à faire quelque chose pour lui si j'avais pu rester à Moscou encore un peu de temps.

— Comment avez-vous pu savoir informer de l'importante expédition ?

— Non ; seulement quelques mots.

— Mais alors, vous pouviez très bien être trompé par les interprètes lors de votre séjour là-bas ?

— Non, j'ai pu éviter cela, dès les premiers jours de mon arrivée à Moscou, parce que...

Nous laissons, à ce point, la plume, ne voulant pas révéler les moyens par lesquels Vital Mata put nous démontrer l'authenticité de ses notes, parce que nous ferions allusion à d'autres personnes et estimeraient des ouvriers, qui sont hors de Russie, quelques-unes de leurs idées, quelques critiques sur le régime, ou aussi quelques notes sur la situation des ouvriers ? Signifie-t-il qu'ils considèrent que le régime communiste ne résisterait pas aux critiques et que, le prolétariat du dehors, ne doit pas savoir la vérité ?

Nous savons ce qu'est réellement le cas de Ghezzi, victime d'une fausse accusation d'un préfet inventé. Mais, si même il était vrai, ce serait la plus définitive condamnation du régime pseudo-communiste.

Et quand le Gouvernement accable certains de l'accusation d'espionnage, cela fait tout simplement rire.

C'est comme si un patron accusait d'espionnage un ouvrier qui protestait et révélait au reste de sa classe les vexations, les mauvais traitements que l'on connaît dans son officine. C'est comme si un Gouvernement accusait des espionnages les révolutionnaires qui dénoncent les atteintes à la liberté ; c'est comme si l'illustré Chappé traitait d'espion l'inculpé qui relate au juge d'instruction ou qui dit, lors des débats publics, les « horreurs » du passage à tabac.

Cette mentalité tortueuse et corrompus est bien celle d'un Gouvernement qui maintient par la police et la dictature.

LUIGI FABERI.

Lire en 4^e page :

PARMI LES LIVRES

"SCIENTIFIC MANAGEMENT"

2^e Partie : OBJECTIONS⁽¹⁾

Le travail américain vu par un "ouvrier" français

Le taylorisme a d'ailleurs rapidement évolué dans un sens qui donne raison à Shartre. « Cette évolution n'a pas apporté la connaissance de toutes les sombres prédictions que certains docteurs errayés avaient formulées. Il a suivi que l'étude systématique du travail s'opère avec quelques garanties de sincérité, avec la collaboration des ouvriers eux-mêmes, sous la surveillance de leurs représentants, dans les conditions réelles du travail pour qu'un ouvrier puisse me répondre lorsque je lui demandai ce qu'il pensait : « C'est le meilleur système de salaire qui soit. Nous n'avons jamais de discussions, puisque notre rémunération reste toujours d'une étude loyale faite au grand juge » (p. 165).

L'évolution se poursuit au-delà du paternalisme. « Un lent mouvement amène les employeurs vers des conceptions de plus en plus démocratiques, notamment par l'abandon aux ouvriers d'initiations qu'autrefois les patrons se réservaient. »

... Il faut espérer que l'on reconnaîtra un jour avec encore un peu plus de clairvoyance qu'il est des problèmes ouvriers trop généraux pour pouvoir être résolus avec une consultation des travailleurs aussi étroite que celle qui est constituée par cette élémentaire représentation du personnel, laquelle ne peu résoudre que des problèmes purement intérieurs. Une raison mieux nôtre imposera un jour des rapports réguliers avec l'organisation elle-même qui monte de plus en plus, dans tous les pays et aussi en Amérique, qu'elle est capable de s'élever jusqu'à l'examen des grandes questions de prospérité générale et même de progrès industriel. » (p. 167).

Nous touchons ici à la pensée maîtresse de notre auteur. Nous la retrouverons plus loin dans un chapitre qui bien que situé sur le versant de l'ouvrage en constitue la partie culminante. Mais il reste sur le parcours quelques « préjugés » à démolir et Dubreuil qui connaît ses auteurs, invoquera tout à tour les économistes, les historiens, les sociologues, les esthétiques, les philosophes. Il jouera même son petit Camille Lemonnier pour ne point se fausser jusqu'à Zola. Le suivre dans ses digressions sur les beautés du machinisme, sur la supériorité de l'homme-machine par rapport à l'artisan, sur la prétendue monotonie du travail taylorisé, sur la fatigule imaginaire de l'ouvrier et sur beaucoup d'autres erreurs colportées par des « intellectuels » dépourvus des moyens pratiques d'établir leurs jugements, — nous conduirait beaucoup trop loin. Nous renonçons également à nous engager dans les vues de traverse où tantôt nous aurions à nous exalter sur les harmonieuses beautés de la production américaine, tantôt l'atelier de la race devant le spectre du « robot », traiteusement à quelque carrefour.

Allons aux choses. Une expérience historique s'y déroule. Voyons en quoi elle consiste.

Tout d'abord on se méprend sur la psychologie de l'ouvrier américain. On croit qu'il se désintéresse de l'avenir. Erreur. L'avenir a pour l'ouvrier américain un sens particulier. Pour nous l'avenir c'est quelque chose d'idéal, de lointain, une abstraction dont on n'aperçoit que des lignes imprécises à travers des conceptions plus ou moins vagues et hypothétiques. Pour l'américain l'avenir c'est demandé au sens le plus étroit du terme ; c'est cet après-midi, si l'est possible ; c'est en tout cas quelque chose de possible et qu'on va pouvoir se mettre à réaliser avec des choses qu'en voit, qu'en a dans la main et qu'on va pouvoir rapidement assembler avec un peu d'ingénierie intention. Pour nous l'avenir c'est le rêve ; pour l'américain c'est l'action. « Il travaille sur le plan social avec le même esprit qu'il pourra une recherche mécanique dans l'usine ; c'est-à-dire que là aussi l'atelier a le pas sur le laboratoire, le milieu social réel sur le cabinet de travail ». L'Américain introduit une méthode positive dans la sociologie. Son effort le conduit pratiquement aux résultats visés par les théoriciens : Fourier, Saint-Simon et même Proudhon. Toutefois la spéculation philosophique n'a aucune part dans cet effort. Une méthode n'est digne d'application que si elle est susceptible de se traduire en dollars et cents (p. 348). Cela n'empêche le parallélisme de s'établir en ligne générale entre les conceptions des penseurs précisés et les réalisations sociales des ouvriers américains. « Leur chemin différent donne à penser à des enquêteurs attentifs à certains faits sociaux que le socialisme a trouvé une barrière définitive et qu'il s'est perdu dans la marée des dollars comme un ruisseau dans les sables de la mer. »

Il est certain que le travailleur américain ne s'embarrasse pas de théories et n'aime pas comme nous à se faire remarquer par une étiquette. Le souci d'« épater » la galerie par une attitude ou des déclamations révolutionnaires est lui assurément inconnu ; et s'il pose devant ses maîtres actuels quelques questions précises, relativement à leurs positions sociales respectives, c'est dans un langage évidemment tout autre que le nôtre. Mais il obtient des résultats : Alors que « nos agitateurs révolutionnaires, aussi amoureux des images et grises de symboles qu'ils sont peu soucieux des résultats pratiques, s'époumonnent à faire ressortir l'opposition des contrastes sociaux et annoncent à la fin de chaque discours que l'Hercule prolétarien ne manquera pas un jour prochain de vaincre l'Hydracapitaliste ! », l'unioniste américain oppose à ces vaines cœures, indifférent aux phrases grandiloquentes qu'il ne comprend pas, déclare froidement que le moment est venu pour celui qui investit ses capitaux dans une affaire, de partager le pouvoir économique avec celui qui, dans le même moment, y investit cette matière humaine plus précieuse que l'or. Ce langage de businessman ouvrier est compris par les businessmen capitalistes. Et de plus en plus les directions d'usines s'ouvrent au *contrôle ouvrier*. Remarquons d'ailleurs que si l'unioniste américain pose le problème sur des données matérinelles, il sous-entend le facteur humain. Son capital à lui, c'est sa vie. Il montre des préoccupations humaines et parle de liberté là où le capitalisme ne parle que chiffres.

Cet homme-là est russe, et prudhoe n'en sans connaître ni Ruskin, ni Proudhon. Il a des idées larges qui l'apparentent aux hommes de la C.G.T. L'une des principales est celle de la participation du personnel

à la gestion de son propre travail. Mais tandis que la C.G.T. est tenue en échec en France, par l'esprit aristocratique des chefs d'industrie, l'unioniste américain trouve dans l'atmosphère démocratique de la production des conditions favorables à la renaissance de son objectif. C'est ainsi que l'expérience historique de la Compagnie ferroviaire *Baltimore and Ohio* a pu se produire et se poursuivre favorablement à titre exemplaire. La genèse en est simple. Les Compagnies de chemins de fer américaines, à l'instar des Compagnies françaises, étaient mal organisées. Elles ne parvenaient pas à assurer les transports au gré des « usagers », et tantôt leurs ateliers ne pouvaient suffire aux réparations qu'il fallait passer à l'industrie privée, tantôt ils n'avaient rien à faire. Ils en résultait que la situation des travailleurs occupés dans ces ateliers était très instable, à tout moment ils risquaient d'être congédés. En outre, spéculant sur un certain déficit d'exploitation, les compagnies réduisaient arbitrairement les salaires dans les périodes creuses. L'organisation ouvrière fit alors des propositions aux Compagnies. Ses propositions antérieures ayant toutes été repoussées, elle présenta qu'il chose de nouveau : c'était un projet de contrat par lequel elle s'engageait à remettre tout en ordre et à assurer ultérieurement la continuité de cet ordre, sous condition que l'autorité ouvrière se juxtaposât à l'autorité patronale dans la gestion des ateliers.

Il faut dire qu'avant de poser cette revendication audacieuse, les Unions avaient engagé un ingénieur d'une rare compétence, organisateur de premier ordre, un des maîtres du Scientific Management en Amérique, Beyer. Cet homme de grande valeur technique et administrative était absolument disposé d'inspirer confiance au patronat. Et de plus, il était capable, ayant élaboré un plan, l'appliquer dans le détail.

La *Pennsylvania Railroad* qui dessert les mêmes secteurs que la *Baltimore and Ohio* refuse de s'entendre avec les ouvriers. Mais cette dernière Compagnie accepta. Il y eut donc de ce fait un stimulant moral au bénéfice de l'expérience, car on conçoit très bien que les unionistes aient eu à cœur de démontrer leur supériorité sur les « jaunes » de la Pennsylvania et à mériter la confiance qui leur était faite.

(A suivre).

RHILLON.

LE RÈGNE DU FASCISME

Décidément, la chose est maintenant bien établie, ceux qui conservaient quelques illusions sur le dogme de la sacro-sainte démocratie peuvent en faire leur deuil. Le fascisme qui se dessinait depuis deux ou trois ans s'est établi solidement au pouvoir depuis l'avènement de Tardieu, et les accrocs que la bourgeoisie porte tous les jours à sa propre légalité, montrent mieux que de longs discours qu'il est bien décidé à appliquer en France le système gouvernemental qui domine déjà en Italie, Espagne, Pologne et pays balkaniques, et qu'il ne peut se maintenir d'autre part qu'après une répression féroce et sanglante.

L'année 1929 avait vu les arrestations préventives du 1^{er} mai et du 1^{er} août ; il a été permis de constater que des hommes avaient été retenus dans les locaux de la police pour des délits d'intention ; des géants de journaux furent emprisonnés préventivement, et les délais juridiques prescrits par les lois étaient oubliés ; la police prenait tellement conscience de sa force qu'elle avait pu refaire un témoin plus de 24 heures, elle s'était permis de le battre, de le torturer et de l'inculper sans ordre du juge d'instruction ; des vendeurs arrêtés dans la rue se voyaient poursuivis, quoique munis du permis exigé par la loi ; enfin, le journal *l'Ami du Peuple*, aidait le Gouvernement dans sa tâche en inoculant à l'opinion publique le virus de la dictature.

Nous demandons un peu de loyauté, c'est tout !

Quand on voit les cordiales relations qui unissent, Zévaès aux bolchevistes, on pense qu'il ne faut pas désespérer de voir quelque jour, l'ancien lieutenant de Jules Guesde, retourner à ses premières amours,

Son adhésion au bolchevisme ne serait jamais que le retour de l'enfant prodigue, au foyer paternel.

C'est un drôle de gaillard que ce Zévaès !

Longtemps, il assuma avec Millerand, Briand, Viviani, Willm, tous les outrages et toutes les avanies qui font corse au titre de « renégat ».

Zévaès était un « renégat ». Une apostasie retentissante l'avait blaséonné, pour toujours, d'infaâme.

Il avait solennellement abjuré le socialisme, et combattu avec ardeur ses prophètes.

Le plus ignare des militants de la S. F. I. O. savait qu'il était un traitre, et qu'il convenait de le traiter avec la plus extrême dureté.

Aux environs de 1894 Zévaès était né à la vie politique. Étudiant en droit, il s'était fait rapidement une réputation de brasseur. Il conquit Jules Guesde. Et dès ce moment, le jeune Zévaès, intriguant et sans scrupules, en quête du moyen le plus sûr pour parvenir, se lança à fond dans le socialisme. Des années durant, Zévaès compta parmi les plus farouches lieutenants du Grand-Père du marxisme, l'Étroit et haineux Jules Guesde.

Zévaès donnait alors les plus grands espoirs, et tout le monde voyait en lui, le futur chef de la tendance, que Basile, le bien nommé, délaissait de plus en plus, rongé qu'il était, par l'atratile.

Zévaès rompit forces lances, en faveur du catholique guesdiste, au Groupe des Étudiants Collectivistes, qui groupait alors des hommes tels que le docteur Pierrot, De Monzie, Emile Buré, directeur de l'*Ordre*, etc., hommes qui depuis...

Zévaès se distingue par la rigueur de ses convictions socialistes. À Paris, en province, il se multiplie, organise meetings sur meeting, crée groupe sur groupe, enfin, fait tant et si bien qu'il finit par trouver la candidature tant désirée.

À 26 ans, Zévaès est élu député.

À la Chambre, il remplit son mandat avec zèle, qui fait l'admiration de ses électeurs. Les socialistes de l'Isère sont heureux d'avoir découvert un tel député !

Hélas ! leur enthousiasme ne devait pas durer.

Au renouvellement de 1902, Zévaès est battu, les radicaux, par une manœuvre perfide du dernier heure, ayant assuré le succès d'un autre candidat.

Notre quidam éloigné du Parlement, dans le recueillement de la retraite, se prend à réfléchir sur les inconvénients de l'orthodoxie socialiste. C'est le début de la sagesse.

Navré de son échec, les braves socialistes de l'Isère lui offrent, comme siche de consolation, la rédaction en chef du *Droit du Peuple*, journal socialiste de la Fédération de l'Isère.

Zévaès s'acquitte de sa tâche d'une façon assez singulière.

Il honore son labour à dénoncer dans les quotidiens de Paris, les articles de lauts et de

SILHOUETTES...

ALEXANDRE ZÉVAÈS

L'affaire Hanau-Anquetil a été pour quelques avocats, l'occasion d'un beau succès.

Parmi les défenseurs du pirate de la Rue, on a eu la surprise de voir M^e Lagasse, bien oublié depuis le procès des Trente, ou il fut acquitté Félix Faure...

Zévaès a prononcé pour Anquetil une plaidoirie, sur laquelle toute la presse a fait le silence le plus prudent.

Car le plaidoirie de M^e Zévaès, a été beaucoup moins sombre, une défense d'Anquetil, qu'un acte d'accusation contre la Presse, le Parlement et la Phynance.

Zévaès, fort habilement a dit quelques étaient les cautions bourgeoisées des louches trafics d'Anquetil. Il a cité des noms. Les a-t-il cités tous ? On peut en douter.

Il a rappelé, la brillante assemblée, que le directeur de la *Rumeur*, en ses heures de naissance, conviai à ses réceptions et à ses festins.

Zévaès, fort habilement a dit quelques étaient mal organisées. Elles ne parvenaient pas à assurer les transports au gré des « usagers », et tantôt leurs ateliers ne pouvaient suffire aux réparations qu'il fallait passer à l'industrie privée, tantôt ils n'avaient rien à faire.

Ils en résultait que la situation des travailleurs occupés dans ces ateliers était très instable, à tout moment ils risquaient d'être congédés.

Il a rappelé, la brillante assemblée, que le directeur de la *Rumeur*, en ses heures de naissance, conviai à ses réceptions et à ses festins.

Zévaès, fort habilement a dit quelques étaient mal organisées. Elles ne parvenaient pas à assurer les transports au gré des « usagers », et tantôt leurs ateliers ne pouvaient suffire aux réparations qu'il fallait passer à l'industrie privée, tantôt ils n'avaient rien à faire.

Ils en résultait que la situation des travailleurs occupés dans ces ateliers était très instable, à tout moment ils risquaient d'être congédés.

Il a rappelé, la brillante assemblée, que le directeur de la *Rumeur*, en ses heures de naissance, conviai à ses réceptions et à ses festins.

Zévaès, fort habilement a dit quelques étaient mal organisées. Elles ne parvenaient pas à assurer les transports au gré des « usagers », et tantôt leurs ateliers ne pouvaient suffire aux réparations qu'il fallait passer à l'industrie privée, tantôt ils n'avaient rien à faire.

Ils en résultait que la situation des travailleurs occupés dans ces ateliers était très instable, à tout moment ils risquaient d'être congédés.

Il a rappelé, la brillante assemblée, que le directeur de la *Rumeur*, en ses heures de naissance, conviai à ses réceptions et à ses festins.

Zévaès, fort habilement a dit quelques étaient mal organisées. Elles ne parvenaient pas à assurer les transports au gré des « usagers », et tantôt leurs ateliers ne pouvaient suffire aux réparations qu'il fallait passer à l'industrie privée, tantôt ils n'avaient rien à faire.

Ils en résultait que la situation des travailleurs occupés dans ces ateliers était très instable, à tout moment ils risquaient d'être congédés.

Il a rappelé, la brillante assemblée, que le directeur de la *Rumeur*, en ses heures de naissance, conviai à ses réceptions et à ses festins.

Zévaès, fort habilement a dit quelques étaient mal organisées. Elles ne parvenaient pas à assurer les transports au gré des « usagers », et tantôt leurs ateliers ne pouvaient suffire aux réparations qu'il fallait passer à l'industrie privée, tantôt ils n'avaient rien à faire.

Ils en résultait que la situation des travailleurs occupés dans ces ateliers était très instable, à tout moment ils risquaient d'être congédés.

Il a rappelé, la brillante assemblée, que le directeur de la *Rumeur*, en ses heures de naissance, conviai à ses réceptions et à ses festins.

Zévaès, fort habilement a dit quelques étaient mal organisées. Elles ne parvenaient pas à assurer les transports au gré des « usagers », et tantôt leurs ateliers ne pouvaient suffire aux réparations qu'il fallait passer à l'industrie privée, tantôt ils n'avaient rien à faire.

Ils en résultait que la situation des travailleurs occupés dans ces ateliers était très instable, à tout moment ils risquaient d'être congédés.

Il a rappelé, la brillante assemblée, que le directeur de la *Rumeur*, en ses heures de naissance, conviai à ses réceptions et à ses festins.

Zévaès, fort habilement a dit quelques étaient mal organisées. Elles ne parvenaient pas à assurer les transports au gré des « usagers », et tantôt leurs ateliers ne pouvaient suffire aux réparations qu'il fallait passer à l'industrie privée, tantôt ils n'avaient rien à faire.

Ils en résultait que la situation des travailleurs occupés dans ces ateliers était très instable, à tout moment ils risquaient d'être congédés.

Il a rappelé, la brillante assemblée, que le directeur de la *Rumeur*, en ses heures de naissance, conviai à ses réceptions et à ses festins.

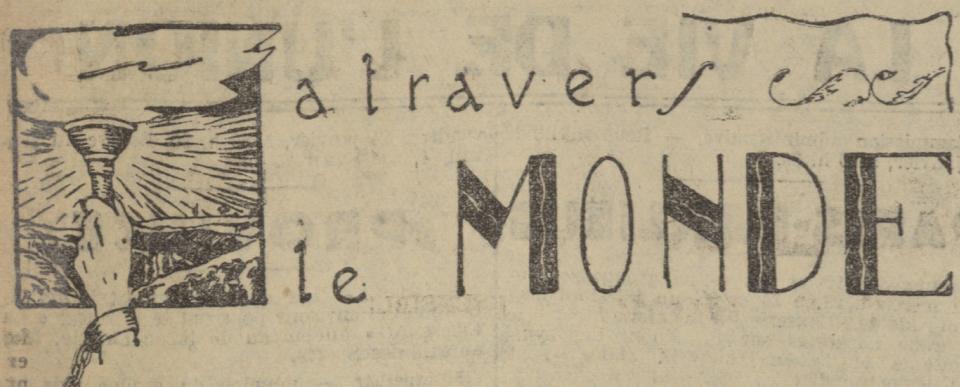
Zévaès, fort habilement a dit quelques étaient mal organisées. Elles ne parvenaient pas à assurer les transports au gré des « usagers », et tantôt leurs ateliers ne pouvaient suffire aux réparations qu'il fallait passer à l'industrie privée, tantôt ils n'avaient rien à faire.

Ils en résultait que la situation des travailleurs occupés dans ces ateliers était très instable, à tout moment ils risquaient d'être congédés.

Il a rappelé, la brillante assemblée, que le directeur de la *Rumeur*, en ses heures de naissance, conviai à ses réceptions et à ses festins.

Zévaès, fort habilement a dit quelques étaient mal organisées. Elles ne parvenaient pas à assurer les transports au gré des « usagers », et tantôt leurs ateliers ne pouvaient suffire aux réparations qu'il fallait passer à l'industrie privée, tantôt ils n'avaient rien à faire.

Ils en résultait que la situation des travailleurs occupés dans ces ateliers était très instable, à tout moment ils risquaient d'être congédés.



EN LITHUANIE

Condamnations à mort

La chute du Gouvernement de Wojdemański n'a pas mis fin, en Lithuanie, à la terreur blanche. Des communistes, Kuczynski et Konstantin, condamnés à mort au début d'août 1921 par le Gouvernement de Wojdemański, avaient demandé la révision de procès en Cour d'Appel. La Cour de Cassation renvoya l'affaire au tribunal de guerre et, le 26 novembre dernier, les deux communistes furent à nouveau condamnés à mort, jugement confirmé par la Cour de Cassation en date du 11 janvier. L'exécution est maintenant immédiate. Les révolutionnaires de tous les pays, ceux que soit leur idéologie politique, doivent se dresser contre ce crime.

A MADAGASCAR

Le procès des Trente

C'est le 18 janvier qu'ont comparu, devant une cour criminelle spécialement constituée à cet effet, les 30 Européens et Malgaches, accusés du crime de « rébellion » à la suite des événements survenus l'année dernière à Tananarive.

Révolte ou révolution, ça fait.

C'était le 19 mai 1929. Un journaliste socialiste français, M. Dussac, devait faire une conférence sur la naturalisation, c'est-à-dire sur la formalité qui confère à l'individu le rang de « citoyen français ». Or, l'accès de cette réunion, permise à tous les Français, fut refusée aux indigènes ! Ceux-ci venus en nombre, déclarent alors de manifester. Ils parcoururent donc les rues de Tananarive, défilant devant le palais gouvernemental aux cris de « Madagascar aux Malgaches ». La police intervenant, il y eut de violentes bagarres et des quantités d'arrestations. Plusieurs furent maintenus et 30 manifestants inculpés. Parmi ces derniers se trouvaient le conférencier Dussac et deux communistes français, les autres étaient des indigènes. Car la manifestation du 19 mai était réellement une manifestation de masses, une révolte spontanée du peuple devant l'exploitation et les vexations continues dont il est l'objet de la part de ses colonisateurs.

Il faut dire, en effet, que les capitalistes français se sont appropriés toutes les richesses de l'île. Les diverses sociétés métropolitaines — Compagnie Malgache, Compagnie Marseillaise, Compagnie Agricole et Industrielle, Compagnie de la Grande-Ile, pour ne citer que les plus importantes — ne détiennent pas moins de 300 000 hectares du territoire, soit en terrains miniers, soit en exploitations forestières et agricoles. Les organismes bancaires, les compagnies de services publics, le commerce, sont également entre les mains des colonisateurs. Quant à l'administration, soigneusement intéressée aux affaires de ces derniers, elle leur est un précurseur pour l'exploitation éhontée de l'industrie. Car il va sans dire que les fabuleux bénéfices réalisés par les forbans de la Grande-Ile ont pour corollaire une misère générale de la population indigène réduite à une véritable esclavage.

On comprend donc aisément, les craintes de l'imperialisme français, devant un réveil possible de ses exploites malgaches. Vu le petit nombre de ses représentants — 20 000 individus environ pour une population de 3 500 000 indigènes — il a déjà tenté des mesures préventives, dont la fameuse « naturalisation ». Ce titre de citoyen français, accordé avec pareillement à certains éléments malgaches, a pour but d'assurer leur domination dans l'île. L'agence des Antilles a été interdite, et son auteur poursuivi. Rien de bien subversif pourtant dans cet ouvrage qui se contentait de donner un aperçu de beau travail effectué par l'imperialisme yankee.

Toute la presse vendue à Machado se livre à des provocations continues contre les anarchistes, engageant le gouvernement à « purger le territoire de ces éléments de trouble au moyen d'une répression exemplaire. »

Les autorités gouvernementales l'ont bien compris qui, il y a quinze jours, ont rendu un verdict sévère contre les inculpés. Il y eut 14 acquittements mais les peines distribuées aux autres varient de 1 à cinq ans de prison.

Les révoltés de Madagascar se vengent d'avoir vaincu l'opposition à leur franchise colonisation. Espérons que les exactions malgaches finiront de leur côté à ce qui convient de ces événements, à savoir que sur des bases d'action directe, doivent organiser sérieusement leur lutte anti-imperialiste.

CUBA

Sous la tyrannie de Machado

Le sanglant Machado continue à faire sauter la terre sur l'île de Cuba. Ses exécutions contre les éléments révolutionnaires ne connaissent plus de borne, tant à la situation économique de l'île, que des plus mauvaises. Le prolétariat meurt de faim. Des correspondants nous écrivent : « Tout le monde paraît complètement prosterné sous le joug du tyran ; il est rare qu'une voix courageuse ose s'élever pour proclamer la vérité et dénoncer la justice. Le mot d'ordre officiel est que le pays traverse une ère de richesse et de prospérité. On élève en effet de magnifiques édifices publiques et les frais nécessaires par ces travaux sont de la part des autorités un gaspillage d'autant plus scandaleux en regard de la misère du peuple. »

Car cette comédie gouvernementale n'arrive pas à cacher avec le clinquant des oripeaux la situation du peuple, ce pauvre peuple producteur et affamé en lutte à toutes les misères et à toutes les privations.

Le nombre de sans-travail est incroyable, la misère qui nous étreint est horrible. Des caravanes de familles stationnent à la périphérie des villes et des villages, en quête des reliefs d'un repas ou d'un bout de tasse de café qui réchauffera leur estomac. Les enfants sont, par milliers, privés du lait indispensable à l'alimentation de leurs corps dérisoires ; aussi la mortalité infantile est-elle énorme. Des milliers d'hommes et de femmes, vêtus de haillons, infects et chaussés de débris d'espadrilles errent dans les rues, foulant les ordures dans l'espérance de quelque trouvaille, restes des festins des repas.

Cette extrême misère devrait au moins être le prétexte d'un mouvement de révolte de la part de ces parias.

Malheureusement il semble qu'un aussi complet déniement ait plutôt encouragé à accroître la passivité et l'abaissement des masses. Chaque fois que,

les uns ou les autres nous essayons de « lui faire entendre des paroles de révolte et de libération, la population nous accueille avec une certaine défiance, à ma mère qui parmi les plus misérables nous reprocher de vouloir encore aggraver leurs maux en nous attaquant à la Patrie ! »

Cette mentalité montre combien les éléments avancés ont encore à faire et comment leur propagande rencontre de difficultés, réduite d'une part à l'illegibilité par la tyrannie gouvernementale, incomprise d'autre part par la plupart de ceux auxquels elle s'adresse. Le Gouvernement a déposée la pression, le pouvoir juridique. L'opinion politique, sans doute paralysée par la crainte, n'ose même pas revendiquer l'application des libertés constitutionnelles...

On comprend, en effet, combien dans ces conditions, la lutte infatigable de nos camarades cubains qui ne cessent de protester contre la misère des classes laborieuses, est méritoire. Et on comprend aussi que parfois ils se laissent aller au pessimisme...

Cependant Machado n'a pas encore réussi à étouffer complètement tous les efforts des révolutionnaires. Par un maniement en date du 27 novembre dernier, les étudiants de l'Université de la Havane, rappelant l'assassinat de leur camarade J. Antonio Mella, perpétré par ordre du despote, affirment leur volonté de lutter eux aussi continuellement contre le protégé sanguinaire des Etats-Unis.

Le Gouvernement yankee suit, en effet, avec indulgence tous les exploits machadiens. Nous avons signalé dernièrement dans nos colonnes la sauvage opération, tant à New-York qu'à la Havane de plusieurs numéros du journal libertaire *Cultura Proletaria* qui dénonçait le crime du tyran de Cuba.

C'est que Machado, qui nomme à la tête de la camara de Lucile Pelletier.

Mais, les partisans de l'« action » à tout prix, qu'ils soient les promoteurs et celles qui en puissent être les conséquences ne démarquent pas. Une lutte sourde s'engage, que nous déplorâmes et que nous espérions toujours voir s'atténuer et même disparaître comptant sur un retour au bon sens anarchiste de nos camarades souverains.

Il s'ensuit, à cette époque, le départ de C.A. de la camara de Lucile Pelletier.

Mais, les partisans de l'« action » à tout prix, qu'ils soient les promoteurs et celles qui en puissent être les conséquences ne démarquent pas. Une lutte sourde s'engage, que nous déplorâmes et que nous espérions toujours voir s'atténuer et même disparaître comptant sur un retour au bon sens anarchiste de nos camarades souverains.

Vint la discussion sur la convocation du Congrès. Pour éviter tout froissement et s'efforcer d'obtenir l'unanimité à la Commission administrative, une tentative fut faite. On répond à son auteur dans cet esprit : « Le malaise est trop grand, les divergences de tendance sont trop profondes, mieux vaut la guerre. » Il est donc parfaitement ridicule de vouloir laisser supposer que nous, partisans irréductibles de l'unité communiste-anarchiste et de l'organisation telle qu'elle a été envisagée aux congrès d'Orléans et d'Amiens, nous ayons eu l'intention de rejeter de l'organisation un certain nombre de camarades. Le malaise, puisque malaise nous démentira, mais nous sommes déterminés à nous défaire de nos camarades feutrés à la solide.

Ses tentatives contre *Cultura Proletaria* ne font que redoubler l'ardeur que nos camarades mettent à le combattre. Ils continuent courageusement leur campagne, se déplaçant uniquement sur des faits et non avec des injures comme l'écrivit l'*Excelsoir* de la Havane et d'autres feuilles à « solide ».

Plusieurs militants ont déjà été avertis que périrer pourraient leur coûter cher et leur faire résister le même sort que Julio A. Mella. A chaque instant des menaces sont proférées à l'adresse de ces vaillants combattants. Mais eux sont bien décidés à ne se laisser intimider et à poursuivre leur travail révolutionnaire jusqu'au bout et jusqu'au dernier homme du dernier griffon.

Plusieurs militantes ont déjà été avertis que périrer pourraient leur coûter cher et leur faire résister le même sort que Julio A. Mella. A chaque instant des menaces sont proférées à l'adresse de ces vaillants combattants. Mais eux sont bien décidés à ne se laisser intimider et à poursuivre leur travail révolutionnaire jusqu'au bout et jusqu'au dernier homme du dernier griffon.

Aujourd'hui, il n'existe pas d'avenir pour ceux qui persévérent pour leur combat et pour ceux qui dévouent leur vie à la cause de la révolution.

Après la lecture de leur manifeste, nous sommes un peu comme les spectateurs devant la lanterne magique qu'un singe facétieux avait réussi à allumer : « Nous voyons bien quelque chose, mais nous ne distinguons pas très bien ; ou plutôt les vagues lueurs qui frappent notre rétine ne peuvent que nous confirmer dans le présentement que nous éprouvons quant à l'état d'esprit de nos jeunes camarades.

Certes, il est facile de rendre responsable « la tradition » de tous les maux dont souffre actuellement le mouvement anarchiste.

L'organisation est-elle squelettique ? Réunie dans un nombre infime d'adhérents effectifs ? Les assemblées générales de la Fédération Patrie sont-elles de 14 à 20 assistants ? Les fonds de caisse des « organisations » sont-ils inexistant ? etc., etc. Ne cherchez pas, c'est la faute à « la tradition », aux éléments « rétrogrades » comme les signataires de ces lignes qui n'ont pas assez d'intelligence pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Pourtant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans l'expectative, devient une vaine théorie.... une théorie de négation pour saisir les subtilités de la situation politique actuelle...

Cependant, et il y a moins de dix années de cela, le *Libertaire* avait un tirage autrement important, les salles étaient trop petites aux jours d'assemblée générale, les congrès n'étaient pas des mythes, des milliers d'ouvriers se groupaient pour manifester au Père-Lachaise derrière le signe de ralliement de l.U.A.C.R. ; on pouvait encore s'offrir le luxe de mobiliser toute la police parisienne en provoquant des manifestations... et les anarchistes n'étaient pas, plus qu'ils ne le sont maintenant, pris pour rien.

C'est à croire, que pour certains, ne rien dire, rester dans

TRIBUNE SYNDICALE

LA GRÈVE DES COCHERS-CHAUFFEURS

Victoires et volte-faces unitaires

Grosse émotion dans le public et chant de victoire au syndicat des cochers-chauffeurs. Vendredi 10 janvier : grève de 24 heures dans la corporation ; elle obtient un succès inespéré aux yeux des organisations eux-mêmes.

Cependant malgré l'affirmation de la « syndicalisation des masses », la corporation était dans un état d'achèvement complet. C'est, en effet, la corporation des longues journées (14 et 16 heures) ; où la pratique du pourboire « indispensable » est à la base du travail ; où le chauffeur se trouve soumis à l'arbitraire des « représentants des pouvoirs publics », entendons au fil et à la volonté cupide des potentiels des grosses compagnies et des loueurs dont l'appétit n'est pas moins insatiable.

L'action des cochers-chauffeurs se trouve d'ailleurs paralysée par ce fait qu'un autre partie des syndiqués, propriétaires de leur voiture, sont disposés plutôt à diriger leur action vers le développement de la coopération et se trouvent ainsi détournés du mouvement syndical. D'autre part, beaucoup de chauffeurs ne vont au syndicat que dans l'espoir d'avantages immédiats : retrait de contraventions, défense devant le conseil de discipline. Il est vrai que, malgré un appareil bureaucratique important, on n'a jamais vu le syndicat des cochers-chauffeurs entreprendre l'éducation syndicale de ses adhérents, s'efforcer de faire prévaloir l'idée de la journée de travail de huit heures et lutter contre les meurs trop souvent répandues dans une corporation où le respect pour la a toute puissante pice de cent sous » est poussé à l'extrême ?

Dans de telles conditions quelle allait être l'attitude du syndicat dans la crise qui s'ouvrait ? Et d'abord quelles étaient les causes de cette « ruade » qui venait après les élections municipales du 12 octobre 1925, du 8 octobre 1927 et du 1^{er} octobre 1929 ? On sait, depuis le conseil municipal de Paris, après avoir voté les augmentations de tarifs de la S. T. C. R. P. et pour les besoins de la concurrence, décida dans sa dernière session d'augmenter le tarif des taxes. D'autre part, afin d'amener quelques ressources nouvelles au budget de la ville, on votait en même temps une augmentation de 4 fr. concernant la taxe de stationnement. Les compagnies et les gros loueurs, connaissant bien la passivité de leur personnel, ne trouvèrent évidemment rien de mieux que d'en faire supporter la moitié par les chauffeurs. Ce fut cette détermination de deux francs qui mit précisément le feu aux poudres et provoqua la démonstration de 24 heures du vendredi 10 janvier.

Cette grève — disons-le — fut un succès incontestable. Mais quel fut le résultat pratique ? Malgré les affirmations des dirigeants actuels du syndicat, on peut dire qu'il fut négatif. En effet, si la question des deux francs, motif de la grève, fut réglée au gré des cochers-chauffeurs, ceux-ci se virent frustrés du bénéfice de leur victoire par les patrons et les compagnies qui augmentèrent immédiatement de 0 fr. ce le bidon d'essence. Si donc on admet que la consommation normale d'une voiture est de 3 bidons, on voit que le bond final du chauffeur sur l'enrichira pas. Pourtant, dans le meeting tenue la veille du mouvement, le coup avait été prévu : pas d'augmentation du prix de l'essence, y avouant, proclamé... mais il fut même allé plus loin : on avait demandé que le pourcentage de la recette allant au chauffeur passe de 40 et 50 % à 50 % brut ; on avait exigé la suppression de tous les frais de cour (pourboire aux loueurs, mécaniciens et employés de toute sorte), le dégrèvement du droit de stationnement journalier de 14 fr. pour toute voiture restant

- PARMI LES LIVRES -

HANS LE MARIN⁽¹⁾
par Edouard PEISSON

Faut-il créer un art prolétarien ? Faut-il se mettre à écrire une littérature dans laquelle des curieux auraient le beau rôle et dont les bourgeois tiendraient la place de trahis et de persécuteurs ? Je ne le crois nullement et dût le populisme (cette création sortie du cerveau de M. André Théâtre, nullement qualifié, d'ailleurs, pour écrire sur le peuple, qu'il ne connaît pas) en souffrir, nous pensons que la seule littérature à créer, à lire, à encourager et à répandre est celle qui se réclame seulement de la vie, soit nous émouvoir en représentant les hommes tels qu'ils sont, c'est-à-dire de pauvres peites choses dont se joue la fatalité et que déchirent les injustices sociales. C'est même, cet art, dénué d'artifices et de ficelles littéraires qui a été cause du succès de Gorki et de Jack London autrefois, et qui, plus près de nous, a été pour beaucoup dans la révélation d'un Panait Istrati. D'autre part, une littérature prolétarienne deviendrait inévitablement démagogique et ne serait pas supportable ; témoin certain feuillent paru dans l'*Humanité* dernièrement, et dans lequel un orphelin était en butte à des tracasseries sans nom de la part des lois et du militarisme, et qui n'était pas lisible.

M. Edouard Peisson, qui a commencé par vivre ses livres avant de les écrire, nous donne dans *Hans le Marin* une magistrale étude de caractère : son livre, qui n'est que deux faits-divers qui s'enchevêtrent, l'un étant la conséquence de l'autre, ne serait que le bref résumé d'une passade de marin qui est entolé et qui se venge, si, au cours de l'aventure, l'homme pris dans l'engrenage de la société actuelle, ne resentait pas dans sa chair la souffrance de la faim et dans son esprit la souffrance de l'abandon social.

L'on peut facilement résumer les péripéties de ce roman. Un marin américain débarqué à Marseille : grâce à ses dollars, il est naturellement le sujet des avances flatteuses des femmes ; une d'entre elles qu'il a connue dans un dancing l'emmène dans un hôtel, se donne à lui, et en sortant le fait tomber dans un guet-apens, afin de le dévaliser ; il se réveille dans l'hôpital, car il a reçu un coup de coude dans la bagarre, et c'est alors que, sans paix, sans argent, il sera soumis à sa sorte à toutes les vicissitudes qui guettent les malheureux des grandes villes ; il ira donc de bureau en bureau, il traînera la faim au ventre devant les éventaires des marchands remplis de vêtements, mais partout il se heurtera à des difficultés sans nom : formalités des administrations, lenteurs de la bureaucratie, enquête à menier à bonne fin, et devant cet abondance de l'individu par la collectivité, il en viendra à formuler cette phrase terriblement logique : « L'en jette une bouée à l'homme qui va se noyer, pourquoi ne jette-t-on pas un morceau de pain à l'homme qui a faim ? » Et c'est un frère de misère, La Bête (ce nom est un symbole) qui le conduira à une œuvre privée où il trouvera, enfin, un bol de soupe chaude et un gîte. Ensuite, ce sont les difficultés de trouver du travail, car il faut pour cela, ainsi que l'explique son camarade, des papiers en règle, des certificats, une identité, être syndiqué, enfin un tas de raisons qui rejettent impitoyablement dans le ruisseau l'homme qui voudrait se relever ; heureusement qu'il a le métier de chiffonnier, et c'est à cette tâche qu'il va se livrer, jouissant d'une certaine liberté lui permettant de rêver quand cela lui plait, et surtout de s'apercevoir de cette règle sur laquelle est basée la société : « Ceux qui peinent le plus ramassent le moins ! » Brusquement, il revoit — par hasard, d'ailleurs — la femme qui l'a jeté dans cette gêne, il veut — sa chair et son esprit le réclament — la sentir à nouveau tout contre lui, ce désir l'empêche même de rejoindre ses anciens camarades du bateau qui est revenu faire escale à Marseille ; il ira donc au dancing, il retrouvera la femme, l'amènera à l'hôtel, et là, son désir satisfait, il l'abandonnera morte sur le lit, comme une poupee dont les ficelles se seraient brisées.

Ensuite, tranquillement, l'esprit soulagé, il part pour Paris, pendant qu'une gitane qui l'avait aimé le sauve des recherches de la police en fourrissant au commissaire un alibi. Et c'est tout, mais il y a dans ce roman une force d'évocation extraordinaire, une sensibilité de vie qui est donnée par petites touches, en phrases courtes et ramassées, avec un pittoresque de Marseille, avec ses quais, ses ruelles d'amour et de misère, le tout sous le ciel ardent de la Méditerranée.

Edouard Peisson a trouvé les mots qu'il fallait pour évoquer les scènes d'amour. Il en veut citer que les suivantes ardentes et sensuelles : « Une chair fraîche et rose, et, au milieu du corps, une tache d'or fawie », et « Elle posa sa bouche sur son ventre. Il sentit comme une brûlure... »

Si la société bourgeoisie ne gâta pas les qualités littéraires et surtout humaines d'Edouard Peisson, nous pouvons nous attendre à de belles productions de sa part ; chose rare, ce n'est pas tous les jours que nous avons le plaisir de lire des romans comme *Hans le Marin*.

Actuellement, il y a une demande de 90.000 ouvriers et ouvrières polonais, point n'est besoin d'être grand clerc pour deviner que Piłsudski et ses collègues feront pas un tri judicieux des pauvres bougres qu'ils expédieront.

Dans le bâtiment, nous sommes bien placés pour en因果する. Nous savons que tous autres officiels ou non, pour canaliser leurs ressortissants suivant les demandes de pays ou d'industrie.

La boutique d'en face préconise encore la désignation d'agents du gouvernement (bien entendu, chargés d'aller recruter à l'étranger, la chair à travail).

Pauvres de nous, qui nous acharnons à empêcher les seules Internationales ou Centrales dont quelques meubles que tous autres officiels ou non, pour canaliser leurs ressortissants suivant les demandes de pays ou d'industrie.

Actuellement, il y a une demande de 90.000 ouvriers et ouvrières polonais, point n'est besoin d'être grand clerc pour deviner que Piłsudski et ses collègues feront pas un tri judicieux des pauvres bougres qu'ils expédieront.

Notez également à ce que notre industrie soit préparée d'un envahissement prématûr qui viendrait encore retarder l'aboutissement de nos revendications.

Le 1^{er} Région fédérale du Bâtiment.

C. G. T.

DONT ACTE

Le Syndicat des coiffeurs nous adresse la lettre suivante :

« Dans le « Libertaire » du 23 décembre, première page, sixième colonne, sous le titre : « Ne faites pas de vos enfants des... », vous mettez en cause les ouvriers coiffeurs, et laissez croire que nous nous désintéressons « des moyens tendant à limiter les naissances ; vous nous obligez à vous rappeler que cette question a été traitée par de nombreux articles sur l'« Humanité » et chaque fois que nous en avons la possibilité, nous insistons auprès de nos camarades » sur la valeur du nombre en régime capitaliste ».

Il n'a jamais été dans nos intentions de reprocher aux anarchistes que nous ne avons fondé la Société Anarchiste, nous pouvons étonnamment reprocher... Nous voulons croire que vous faites votre devoir, comme nous nous faisons le rôle, dans la mesure des moyens disponibles.

« Nous vous prions de bien vouloir insérer cette lettre en vous priant de croire à nos sentiments révolutionnaires. »

« Pour le Comité syndical et par ordre : Le secrétaire : M. Baugé ».

C. G. T. S. R.

Ce soir, à 20 h. 30, réunion de la Commission de contrôle, lieu habituel.

GROUPE D'AMIS COMBAT SYNDICALISTE DE PARIS

Réunion du groupe le lundi 27 janvier, à 20 heures 30, lieu habituel.

Rentrez des listes de souscription qui sont encore debouts.

Le « Combat » étant paru, sera à la disposition des copains... Que tous soient présents. — Le Secrétaire : Desbœufs.

SYNDICAT GENERAL DES TRAVAILLEURS DE L'ANARCHEMENT

Comme il avait été décidé à la dernière réunion, les camarades qui sont près à entrer au redressement du syndicalisme, selon les principes de la C.G.T.S.R. et de l'A.I.T., seront tous présents à la réunion qui aura lieu Jeudi 28 janvier, 18 heures, au 89, rue Saint-Antoine.

Les camarades : Prix des adhésions et cotisations : Prise des cartes 1930 ; Election du Bureau : Propagande à envisager dans l'anéantissement, d'accord avec la 1^{re} U. R.

Le Secrétaire : Doriano.

SYNDICAT UNIQUE DES CIJUS ET PEAUX

Aux ouvriers en chaussures syndiqués et non syndiqués

Le Syndicat des cuirs et peaux de la Seine organise le 28 janvier à 18 heures, petite salle des Graviers, Bourse du Travail, 3, rue du Chatel-Eau, un grand meeting de propagande syndicale dans le but d'entamer une action énergique et pour une augmentation générale des salaires. Des sujets, très importants seront discutés, tels que : le chômage, travail à domicile, la diminution des heures de travail, les assurances sociales et le programme social fédéral. Nous sollicitons l'adhésion aux ouvriers de la corporation, pour venir nombreux pour la défense de leurs intérêts et pour défendre leur groupement de classe, le syndicalisme révolutionnaire.

Ouvriers : JUHEL et ANDRIEUX de la C.G.T.S.R. ; OLIVE, de la chaussure.

Un Camarade du coussu-main.

A PROPOS DE LA MAIN-D'ŒUVRE ETRANGERE

P.-S. — Diverses camarades chauffeurs qui avaient diverses suggestions ou questions à nous soumettre devront écrire à Léonard Gaston, au *Libertaire*, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.

UN CHAUFFEUR UNITAIRE.

P.-S. — Diverses camarades chauffeurs qui avaient diverses suggestions ou questions à nous soumettre devront écrire à Léonard Gaston, au *Libertaire*, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.

QUELQUES NOTES SUR LA GRÈVE DES COCHERS-CHAUFFEURS

Il y a dans ce domaine, pas mal de choses à dire, mais je ne vais pas trop m'embêter.

UN CHAUFFEUR UNITAIRE.

P.-S. — Diverses camarades chauffeurs qui avaient diverses suggestions ou questions à nous soumettre devront écrire à Léonard Gaston, au *Libertaire*, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.

QUELQUES NOTES SUR LA GRÈVE DES COCHERS-CHAUFFEURS

Il y a dans ce domaine, pas mal de choses à dire, mais je ne vais pas trop m'embêter.

UN CHAUFFEUR UNITAIRE.

P.-S. — Diverses camarades chauffeurs qui avaient diverses suggestions ou questions à nous soumettre devront écrire à Léonard Gaston, au *Libertaire*, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.

QUELQUES NOTES SUR LA GRÈVE DES COCHERS-CHAUFFEURS

Il y a dans ce domaine, pas mal de choses à dire, mais je ne vais pas trop m'embêter.

UN CHAUFFEUR UNITAIRE.

P.-S. — Diverses camarades chauffeurs qui avaient diverses suggestions ou questions à nous soumettre devront écrire à Léonard Gaston, au *Libertaire*, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.

QUELQUES NOTES SUR LA GRÈVE DES COCHERS-CHAUFFEURS

Il y a dans ce domaine, pas mal de choses à dire, mais je ne vais pas trop m'embêter.

UN CHAUFFEUR UNITAIRE.

P.-S. — Diverses camarades chauffeurs qui avaient diverses suggestions ou questions à nous soumettre devront écrire à Léonard Gaston, au *Libertaire*, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.

QUELQUES NOTES SUR LA GRÈVE DES COCHERS-CHAUFFEURS

Il y a dans ce domaine, pas mal de choses à dire, mais je ne vais pas trop m'embêter.

UN CHAUFFEUR UNITAIRE.

P.-S. — Diverses camarades chauffeurs qui avaient diverses suggestions ou questions à nous soumettre devront écrire à Léonard Gaston, au *Libertaire*, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.

QUELQUES NOTES SUR LA GRÈVE DES COCHERS-CHAUFFEURS

Il y a dans ce domaine, pas mal de choses à dire, mais je ne vais pas trop m'embêter.

UN CHAUFFEUR UNITAIRE.

P.-S. — Diverses camarades chauffeurs qui avaient diverses suggestions ou questions à nous soumettre devront écrire à Léonard Gaston, au *Libertaire*, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.

QUELQUES NOTES SUR LA GRÈVE DES COCHERS-CHAUFFEURS

Il y a dans ce domaine, pas mal de choses à dire, mais je ne vais pas trop m'embêter.

UN CHAUFFEUR UNITAIRE.

P.-S. — Diverses camarades chauffeurs qui avaient diverses suggestions ou questions à nous soumettre devront écrire à Léonard Gaston, au *Libertaire*, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.

QUELQUES NOTES SUR LA GRÈVE DES COCHERS-CHAUFFEURS

Il y a dans ce domaine, pas mal de choses à dire, mais je ne vais pas trop m'embêter.

UN CHAUFFEUR UNITAIRE.

P.-S. — Diverses camarades chauffeurs qui avaient diverses suggestions ou questions à nous soumettre devront écrire à Léonard Gaston, au *Libertaire*, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.

QUELQUES NOTES SUR LA GRÈVE DES COCHERS-CHAUFFEURS

Il y a dans ce domaine, pas mal de choses à dire, mais je ne vais pas trop m'embêter.

UN CHAUFFEUR UNITAIRE.

P.-S. — Diverses camarades chauffeurs qui avaient diverses suggestions ou questions à nous soumettre devront écrire à Léonard Gaston, au *Libertaire*, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.